

*Jeudi 2 mars*

Chers amis,

Difficile de redescendre après un moment aussi rare, et haut.

Je ne vous ai pas suffisamment salués, ovationnés. Je le fais ici, je vais essayer de le faire, dans le silence de mots écrits dans le vacarme du train.

Quelqu'un m'a parlé d'égalité, nous étions dans une société des égaux, m'a-t-il été dit.

En fait je ne sais pas trop quoi dire, j'aimerais juste redire, écrire ce qui s'est dit tout à l'heure, et je n'en ai plus la force. La force... Ce qui me fait plaisir vraiment c'est que la force poétique, littéraire de vos productions soit apparue, ait été transmise. Je crois que c'est le plus beau cadeau qui m'a été fait : que vous ayez pu être témoins, notamment ceux qui n'avaient pas forcément confiance dans ce que vous aviez fait, écrit, que cette transmission, cet échange ait eu cette fonction de vous rendre palpable la qualité, la beauté de ce que vous avez fait, la beauté de ce que vous êtes. Ça, c'est un super cadeau.

A la vérité, j'accepte les choses extrêmement gentilles que vous avez pu dire à mon endroit à la condition expresse que dans le même temps vous ressentiez et assumiez cette beauté dont vous avez été les premiers porteurs.

J'ai une pensée particulière pour Chris qui n'était pas là, qui a été pour beaucoup dans notre aventure.

J'ai une pensée particulière aussi pour Mérona, qui était là, que je n'ai pas revu après. J'espère qu'il a goûté ce moment de partage, et qu'il s'est senti bien dans cette situation, et fier.

Fiers, allons, on peut se le permettre, tous, après ça, non ? Ça n'entamera pas notre humilité de base, si je puis dire.

Pour chacun j'ai une pensée, une forme particulière de remerciement. Pour l'instant je veux juste appuyer du côté de ceux qui n'ont pas encore la « maîtrise » de la langue française, Rizwan, par exemple, qui montre à quel point l'empathie poétique est un vecteur d'apprentissage de la langue.

A un autre niveau, Serge a été comme un répétiteur, parfois bourré de doutes, mais toujours fidèle et comme habitué, j'ai l'impression, par « la raison supérieure » de notre aventure.

Pour ceux qui n'ont fait que « passer », merci, merci d'être « repassé », et d'avoir été les témoins attentifs, les témoins relais de notre rencontre, de notre travail, de notre tentative qui sortait des cadres habituels, et merci de vous inclure dans la même fierté.

Quant au groupe dit des volontaires, le bonheur a été d'aller au-delà des facilités apparentes, au-delà de ce qui aurait pu rester un aimable et brillant jeu d'écriture.

La sincérité, l'authenticité ne fait pas long feu si elle ne rencontre pas, en expérience, celle d'autrui. Et c'est ce qui s'est passé. Cette rencontre.

J'adresse un grand bravo à Raymond qui a su faire confiance aux mots dont il s'est emparé et avec lesquels il a incroyablement « résonné », et merci au groupe des « grosses têtes » qui a eu l'authentique bienveillance de le soutenir, de l'écouter.

Je suis admiratif, bien réellement, de vos productions. Gilbert est un prince. Je regrette de n'être pas venu avec Gherasim Luca, ce sera peut-être pour un atelier futur, ou pour simplement un échange, sur, par exemple, une métaphysique de la langue en chambre d'échos et de vertiges.

Je suis admiratif de la langue dérivante de Thierry, qui connaît la souffrance et la joie du sens arrimé au non-sens.

Je suis admiratif de Jean, qui ne s'est pas laissé avaler par sa modestie parfois auto-dépréciative, admiratif de sa voix, il écrit avec la douceur de sa voix. J'ai aimé son attitude généreuse envers le groupe, envers moi.

Quant à S(e)rg(e), j'ai joué gros avec lui et il aurait parfaitement pu m'envoyer balader. Au lieu de cela il a remis sur le métier des productions brillantes pour les transformer en productions consistantes, chapeau. Il a su troquer la sûreté de son regard, de son jugement esthétique pour le labeur incertain dans l'horizon artistique – lequel, l'espiègle, recule toujours d'autant.

Patrick n'était pas là, qu'à cela ne tienne, il aura sa part, lui aussi : je tiens son texte sur Lecuire pour une grande leçon d'acuité et de finesse « d'entre-perception » littéraire et plastique.

Et merci à Emile d'avoir été le compagnon de route bienveillant qu'il nous fallait.

*Samedi 4 mars.*

Hier, je bafouillai à notre sujet quelques-unes de ces phrases, sur Facebook, les voici :

*Images soumises à tant d'autorisations que toutes dans la tête, et alors c'est la tête qu'il convient d'ouvrir, comme au théâtre, comme dans un livre, comme au tango.*

*Nous nous visiterons, sans intrusion, sans laisser prise aux intruseurs-et-euses de tous bords.*

*C'était hier avec des personnes détenues au centre de détention de Caen, c'était avec des profs de philo et anglais et autres professeuses des écoles, c'était avec des personnalités du monde de la culture, c'était avec des œuvres, dix, c'était d'une folle égalité d'intelligence, c'était, c'était politique, nos rhétoriques baissaient la garde devant la poésie, notre chair, notre connexion, nous étions, je le crois, ce n'est qu'un moment, une grâce de passage, nous étions tous beaux et libres à l'intérieur de l'étau des étaux. Cela a été décidé : on en fera profiter les autres, après tous les check-points, les laisser passer – des textes, des images.*

Dans un lieu fermé, le sport est plus que partout ailleurs une nécessité pour l'équilibre physique-psychique, ou plutôt pour temporiser avec le déséquilibre physique-psychique propre à la condition carcérale.

Je parle de sport parce qu'un tournoi de foot a failli nous coûter le non-événement de notre 2 mars 2017. Or, à l'opération physique-psychique du sport, ne peut-on, à l'occasion précisément de notre événement du 2 mars, qui a bel et bien eu lieu, ne peut-on lui apposer l'opération psychique-physique de la poésie partagée ?

Au Xème siècle le Japon organisait l'existence sociale, la conduite des affaires de l'Etat, de la cité en faisant de la poésie un centre, une condition pour prétendre à quelque rôle que ce soit. De cette époque nous est resté, entre quelques autres, un grand nom de la littérature, celui d'une femme, Sei Shônagon.

Aujourd'hui il ne s'agit pas que la poésie, la littérature briguent quelque pouvoir que ce soit. La poésie réclame juste qu'on lui laisse faire ce qu'elle peut, et ce qu'elle peut est surprenant, magique parfois, bon souvent, parfois vrai, vraiment – et cela ne suffit-il pas à plaider pour l'utilité de sa paradoxale inutilité ?

Ce que nous avons fait, nous avons l'impression que cela s'est fait ou bien au forceps, ou bien par hasard. Nous sommes tellement à la marge de la vie réglée-dérégulée de notre monde, et singulièrement de ce monde carcéral, oui, jusqu'au bout nous nous disions que ce que nous faisons, ce que nous obtenions nous l'obtenions au forceps, et lorsque nous obtenions l'inespéré, nous parlions de hasard, de grâce. Nous sommes dans un monde quand même désespérant, je parle du monde dans lequel s'inclut ce monde aux allures plus désespérantes que lui, le monde carcéral, et toute sortie du désespoir réclame le forceps, l'effort du vivant pour rester vivant, c'est-à-dire toujours un peu plus vivant que vivant. Ou bien réclame l'abandon plus grand que celui qui préside au découragement : l'abandon au vivant.

Bref nous tournons ici dans une « Formule » où volonté et lâcher-prise font l'amble du vivant, une marche en équilibre sur son fil tendu au-dessus de la mort.

Je m'arrête ici avec l'impression de ne pas m'arrêter, avec l'impression que cette parole est plutôt une musique, au fond détachée de sa volonté de signifier, une musique vocale, et dans ma voix très silencieuse en cette fin de nuit, tout juste collée aux basques de l'aube (6h30), j'ai l'impression d'une chorale plutôt, habitée de toutes vos voix que je réentends précisément, je prends le temps de les détacher toutes et de les réunir toutes, ici, vos voix, si singulières, et quand bien même je n'ai pas le génie d'un Bach pour les rassembler dans un seul chant, il suffit de les nommer, de les rappeler, de les aimer pour que cela chante, et cela n'est pas –complètement– un mirage.

Il se trouve que deux femmes ont été les médiatrices, nos conductrices de métaux, la condition alchimique de notre conversation, cela vaut qu'ensemble vers elles nous portions un salut, notre reconnaissance. Les remerciements que je vous adresse du fond du cœur d'eux-mêmes se retournent vers elles. Je sais aussi que par cette lettre, je leur donne peut-être un travail supplémentaire – de traduction, avec la conviction que leurs mots seront préférables aux miens pour dire ce que les miens avaient à vous dire.

Bien à vous, Philippe.